

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges CORNUT

Le bouddhisme au Tibet

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1941, tome 40, p. 49-56

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

LE BOUDDHISME AU TIBET *

II. Sous la puissance des lamas

Ce n'est qu'assez tard que le Tibet reçut le bouddhisme. Aussi loin que nous pouvons remonter dans le passé et que des renseignements incertains nous le permettent, les tribus qui peuplèrent les hauts plateaux au nord de l'Himalaya, vinrent de pamirs en pamirs — ce terme possède à peu près le sens d'alpage — du Koukou-Nor d'où étaient aussi originaires les Chinois. Leur religion, comme toutes celles de l'Asie centrale, était une sorte de fétichisme ou de chamanisme, adoration des forces de la nature et d'esprits, qui peuvent être bons ou mauvais suivant qu'ils sont satisfaits ou mécontents du culte qu'on leur rend. Ils possédaient aussi des dieux lares ; ils avaient le culte de leurs ancêtres ; ils pratiquaient la magie, la sorcellerie ; ils offraient même des sacrifices humains. Ils avaient pour les diriger, des Pun-bo à la fois sorciers, devins, astrologues et médecins, d'où le nom de bonisme donné à leur religion. Le symbole religieux le plus répandu était la punya ou croix gammée, emblème de la vie et de la bonne fortune¹.

* Cf. *«Echos»* janvier-février 1941.

¹ Goré, *Trente ans au seuil du Tibet interdit*.

Lors de la conquête des Indes par les Musulmans, une première vague bouddhiste atteignit le Tibet, sans grand succès. Ce n'est guère qu'au VII^e siècle de notre ère, sous le roi Sogtsun-Gambo, que le bouddhisme s'y établit, grâce à deux de ses épouses, l'une chinoise, l'autre népalaise, et malgré l'opposition des Pun-bo, avec lesquels il fallut toutefois compter, ce qui aboutit à un mélange de superstitions fétichistes et de préceptes bouddhiques.

La pensée religieuse tibétaine a une tendance très forte à l'occultisme. Au-delà du monde visible, il y a un monde semi-matériel, subtil, qui est composé des éléments de notre matière. Ce monde a ses habitants, ses monstres, ses bêtes, ses horreurs et ses beautés, comme le nôtre. Mais sa subtilité lui permet d'exercer une certaine domination sur notre monde à nous, et nous n'en sommes protégés, sous notre enveloppe de chair, que grâce à notre tension nerveuse. Que cette tension s'abaisse par le sommeil, les stupéfiants, le détraquement de notre appareil mental, et l'invasion de l'invisible se produit aussitôt. De là ces croyances bizarres, ces rites mystérieux, ces charmes occultes, ces formules protectrices répétées à l'infini, et aussi cette religiosité tenace, presque morbide, des Tibétains. C'est qu'il faut à tout prix satisfaire ce peuple de démons, et se rendre propices tous les dieux.

La situation de la nouvelle religion était précaire ; il fallut faire appel, pour maintenir la foi au Bouddha, à des sages hindous, afin d'éclairer les moines, et d'établir le recueil des enseignements doctrinaux. Un siècle plus tard, le sage Ourgyen établissait définitivement le bouddhisme en supprimant le célibat des moines, et en s'attachant les Pun-bo par l'acceptation de la sorcellerie et de la magie, conformément d'ailleurs à une secte hétérodoxe du bouddhisme, le tantrisme. Au milieu du XIV^e siècle parut un nouveau réformateur, Tsong-Kapa, qui rétablit le célibat parmi les moines, sans pouvoir cependant dégager les Tibétains de leurs formes religieuses primitives et de leurs rites obscurs. Ce ne fut pas la paix dans le pays. Il y avait eu déjà une révolte des Pun-bo. Ils durent se constituer en confréries de lamas avec bonnet noir. On ne put forcer les lamas non-réformés à accepter le célibat ; ils firent schisme, et pour affirmer leur unité portèrent un bonnet rouge. Les fidèles de Tsong-Kapa, au bonnet jaune,

grâce à l'appui de la Chine, devinrent peu à peu les maîtres, et leurs anciens opposants, les noirs et les rouges, voyant dans l'amitié chinoise une source de prospérité, ne furent plus que leurs concurrents. De ces luttes religieuses sortit petit à petit le lamaïsme moderne, qui, habilement et progressivement, s'empara à la fois de la juridiction spirituelle et du pouvoir temporel.

De nos jours, la position privilégiée que les lamas occupent au Tibet attire dans leurs rangs un nombre considérable de recrues. Sans doute, le peuple est profondément religieux, mais le clergé ne se gêne pas d'exercer une pression morale sur les laïcs pour les obliger à céder quelqu'un de leurs membres aux ordres monastiques. Toute famille, ainsi, abandonne au moins un de ses enfants entre les mains d'un lama. Si les autres enfants se marient afin de sauver le nom et le patrimoine familial, ils auront la charge d'aider à nourrir et à habiller tout ce monde de prêtres. Et comme au Tibet la natalité est très faible — 0,5 enfant par famille — on compte un prêtre sur 6 habitants.

L'enfant que l'on a ainsi destiné à la vie religieuse, est reçu dans la lamaserie dès l'âge de 7 ou 8 ans, après un examen médical sévère, aucune infirmité physique ou physiologique n'étant admissible chez un futur lama. En outre, bien des monastères n'admettent que les enfants de famille noble ou riche. A ce jeune postulant de la sagesse on donne un lama tuteur, qui lui enseignera à lire, à écrire, et l'initiera aux usages conventuels. En échange, le jeune élève devient le serviteur du lama. Quand le maître jugera son disciple capable, il le présentera à l'abbé pour qu'on l'admette au noviciat. Mais qu'il prenne garde. Un examen doit éprouver le postulant, et malheur au maître en cas d'insuccès ! Car devant la loi, ils ne font qu'un. Mérites et démérites sont imputables également à l'un et à l'autre, et même, la verge s'abat aussi bien sur le maître que sur le protégé. Cette intimité se traduit aussi dans la cérémonie qui admet le jeune homme dans la communauté. Tous deux devront signer de leur pouce le document qui établit les rapports du novice et de la lamaserie, et une même écharpe enlace le cou du maître et de l'élève.

Ainsi l'instruction proprement dite commence. D'abord le rituel, puis de longs passages des écritures saintes, et puis la loi.

A cet exercice, la mémoire des lamas devient stupéfiante : pendant plusieurs jours, ils sont capables de réciter les livres canoniques et les rituels tantriques, sans erreur comme sans défaillance. Aussi la discipline qui les dresse est d'une rigueur sans pareille. Nous avons reçu à Pedong un jeune novice qui s'était sauvé chez les Pères pour se soustraire à la bastonnade qui l'attendait.

Le noviciat terminé, le jeune lama se lie pour toujours à l'ordre monastique. Voici la formule de sa profession religieuse : « Je prends refuge dans le Bouddha ; je prends refuge dans sa Loi ; je prends refuge à jamais dans sa Communauté. »

Appartenant à l'ordre, il est censé se perfectionner dans la Loi, jusqu'à ce qu'il soit docteur ou maître, titre qui lui permettra à son tour d'enseigner, et même, en certains cas, d'être nommé à la tête d'un monastère. A dire vrai, les études spéculatives ne préoccupent qu'un très petit nombre de moines. Au témoignage de certains bouddhistes, beaucoup de bonzes tibétains n'entreraient au monastère que pour éviter la lutte pour la vie et y battre monnaie. Il n'est pas douteux que bien des membres de la communauté cherchent dans un métier, y compris la profession de marchand, de quoi vivre à l'aise. Plusieurs de ceux qui ont appris les écritures les récitent fidèlement, mais sans les comprendre. Selon le P. Desgodins, cette ignorance serait effrayante. Dans la lamaserie de Tcha-mouto, sur 3000 bonzes il n'y a qu'un lama, titre réservé aux savants et aux docteurs. Et le témoignage contemporain de Mme David-Néel n'y contredit pas, loin de là. L'éducation monastique ne produirait qu'une infime minorité de mystiques, une petite élite de lettrés, un grand nombre de fainéants, et tout ce qu'il y a de sorciers, devins et nécromans au Tibet.

Cette ignorance n'a pas empêché le lamaïsme de constituer en fait une sorte de féodalité religieuse. Tous ces monastères sont très riches, soit qu'ils possèdent de vastes propriétés, soit qu'ils exigent de la population laïque des tributs qui, étant donnée l'énorme proportion de moines, sont si onéreux qu'il faut parfois recourir à la force pour les percevoir. D'habitude cependant, les laïcs apportent d'eux-mêmes leurs offrandes : bétail, blé, thé, beurre, sel, viande : l'argent est rare au Tibet.

Cette forme sociale qu'a prise le bouddhisme lui garantit un ascendant presque illimité, et les pouvoirs publics, fussent-ils étrangers, doivent compter avec lui. A n'en pas douter, l'organisation du lamaïsme est toute puissante au Tibet et lui assure dans l'Asie entière un crédit souverain, qui a fait dire à un prince du Siam : « Notre foi se défend d'elle-même ». En réalité, il s'agit beaucoup moins de la foi bouddhiste que d'une organisation sociale sous des dehors religieux, que les lamas cherchent à maintenir, avec un zèle qu'ils ne dépenseraient probablement pas pour la pureté de la foi.

Leur ignorance en est témoin, et l'ignorance religieuse dans laquelle ils tiennent le peuple tibétain le prouverait suffisamment, sans compter quelque chose qui ressemble fort à l'exploitation de la crédulité de ces pauvres gens. Toute maladie, des hommes ou du bétail, toute affaire entreprise exige le concours des lamas et de leurs prières. Notre boucher, à Pedong, appelle chaque mois les lamas pour qu'ils expient, par leurs prières, les crimes qu'il commet en privant des animaux de la vie. Et l'on voit de ces prêtres, accompagnés de deux acolytes portant eau bénite et clochette, poursuivre dans les champs un être imaginaire qu'ils appellent le démon de leur client, et frapper l'air furieusement de leur fouet de lanières.

On conçoit que bien des préceptes du Bouddha restent lettre morte, surtout ceux qui regardent la vie morale. Les lamaserie, qui étaient primitivement des solitudes, ont attiré autour d'elles, à cause du commerce auquel elles se sont livrées, toutes sortes de gens sans foi ni loi dont elles ont emprunté les mœurs. D'abord l'usure, par laquelle les lamaserie et certains riches ruinent le peuple. La défense du patrimoine familial est ainsi très difficile, le taux de l'intérêt étant exorbitant (autour de 30 %), et l'on n'éprouve pas le moindre scrupule à exiger les intérêts des intérêts. Le résultat, on le devine facilement : les uns deviennent mendiants, et c'est le sort le plus heureux ; d'autres abandonnent leur famille que l'on vend, ou donnent leurs enfants à la lamaserie ; on trouve même des cas de polyandrie, où, pour ne pas diviser le patrimoine familial, les frères vivent en commun avec une seule femme.

Ensuite, hélas ! la dépravation morale à laquelle les

expose un célibat hasardeux. « Outre les crimes contre nature, auxquels ils se livrent, il n'en est presque point qui ne vivent dans la débauche avec des femmes. Ces libertins connaissent parfaitement les médicaments qu'il faut donner pour que leurs désordres ne soient pas rendus publics, ce qui leur attirerait des peines sévères de la part de leur supérieur. Autant la chasteté, tenue en honneur dans un pays chrétien, prouve la moralité d'un peuple, autant la continence mal observée des lamas cause de diminution dans la population qu'elle démoralise nécessairement⁴. »

Est-ce par attachement des lamas à la religion bouddhique que l'on ferme le Tibet aux étrangers ? Après avoir bien réfléchi, le P. Desgodins, le frère de celui qui fonda la Mission du Sikkim, distingue : « Si l'on considère la religion comme religion, dogme, morale, culte, moyens de sanctification personnelle et sociale, je réponds sans hésiter : *non*. Les lamas sont trop ignorants et sceptiques, trop adonnés aux affaires et corruptions du siècle pour tenir à leur religion. Mais si on la considère comme moyen d'exercer une prédominance absolue sur le peuple et de s'enrichir, oh ! alors, sans hésiter aussi je réponds : ils y tiennent mordicus. Bien des fois ils ont avoué qu'ils ne pourraient soutenir une discussion avec les missionnaires, mais que s'ils leur laissaient prendre pied au pays, *leur écuelle était brisée !*⁵ »

III. Affinités et pressentiments

Malgré tout, le Tibet interdit ne peut pas se flatter de le rester longtemps encore. La Russie soviétique au Nord continue la politique des tsars, diamétralement opposée à celle de l'Angleterre. Les uns et les autres tiennent à posséder ce cœur de l'Asie, et les Chinois, de leur côté, n'ont pas renoncé aux droits qu'ils prétendent avoir sur leur ancien vassal. Dans les bouleversements qui s'annoncent, le lamaïsme a toutes les chances de succomber. Mais

⁴ C. H. Desgodins, *Le Tibet d'après la correspondance des missionnaires*, p. 245.

⁵ Id., *op. cit.*, p. 421.

ce n'est pas cela qui nous intéresse. Le lamaïsme, qui est une forme de plus en plus vidée de vie religieuse, n'est pas si fermé qu'il le suppose à toute influence étrangère. Il est lui-même fort capable de subir des influences et de se modifier. La preuve en est qu'il n'est pas resté lui-même, qu'il a emprunté aux diverses religions avec lesquelles il est entré en contact : hérétiques Nestoriens, musulmans, et enfin, au XIII^e siècle, moines chrétiens. Les Franciscains surtout sillonnèrent la route de la soie, entre Rome et Péking, entretenant avec les Tartares, les conquérants Mongols, un mutuel échange de traités, d'ambassades et de présents de la part du Souverain Pontife et des rois de France. Par eux la parole évangélique ébranla le désert avec ses hordes de guerriers et de pasteurs. Les saints mystères furent célébrés avec éclat sous les tentes nomades, et il y eut un moment où le bruit de leur conversion se répandit par l'Europe. Si ces rumeurs prématurées s'évanouirent, si les déchirements et les révolutions de l'Asie arrêtaient le premier élan de l'apostolat, il en resta du moins de longs souvenirs et d'ineffaçables impressions.

Alors le réformateur du bouddhisme, le célèbre Tsong-Kapa fut non seulement le contemporain de nos missionnaires, mais encore le témoin de leurs prédications et le disciple de leur science profane. C'est alors qu'il fonda la hiérarchie lamaïque à l'imitation des cours ecclésiastiques chrétiennes. La crosse, la mitre, la dalmatique et la chape ; l'office à deux chœurs, la psalmodie des écritures bouddhiques, les exorcismes, l'encensoir à chaînettes ; les bénédictions données en étendant les mains sur la tête des fidèles, le chapelet, les retraites spirituelles ; le culte des saints, les jeûnes, les processions, les litanies, l'eau bénite, voilà autant d'emprunts, autant de rapports entre le lamaïsme et nous.

Jusqu'ici, apparemment, rien n'a bougé. Les lamas sont toujours aussi lointains de nous, mais le fait même qu'ils aient pu être atteints par des formes chrétiennes au cours des siècles passés émeut profondément notre espérance. Leurs fautes mêmes, leur égoïsme ou leur cupidité ne nous effraient pas. Nous savons que la charité du Christ est autrement efficace que la bienveillance universelle du Bouddha, qui n'a jamais réussi à changer la dureté de pierre du cœur humain. Nous savons aussi que le premier

devoir de l'apôtre, selon le vœu du psalmiste, est d'être compréhensif vis-à-vis du pauvre et du malheureux, et nous croyons que la situation de notre pays, au centre le plus montagneux de l'Europe, nous rapproche plus que beaucoup d'autres de ce peuple de montagnards.

Je ne tenterai point un parallèle entre les plateaux tibétains et le canton aux cimes les plus élevées, notre beau Valais. Les conditions d'altitude sont si différentes ! Pour prendre un exemple concret, à partir de l'immense ensoleillement du nord du Sikkim, semblable à un vaste St-Bernard infiniment plus nu et dépouillé, le chemin qui descend vers Lhasa est jalonné des bourgades dont je donne l'altitude comparée à nos sommets suisses. Phari : 4350 m., altitude de la Dent Blanche ; Gyantse est à 4000 m., hauteur de la Bernina ; Chigatze, à 3920, est à 100 mètres plus haut que le Mont Dolent ; enfin, Lhasa se situe à 300 mètres au-dessus des Dents du Midi, à 3550. Le fond de ces vallées suit donc approximativement la crête des Alpes Bernoises, du Finsteraarhorn aux Diablerets. Mais nous sommes sous les tropiques ! Les vallées, abritées du vent, sont ouvertes à la culture. Les hauts plateaux servent d'alpages. Il se dégage de cela une mentalité paysanne et terrienne qui ne nous est pas absolument étrangère, des besoins que nous sommes à même de saisir plus facilement. Notre premier devoir, sans doute, n'est pas d'être colonisateurs. Nous voulons avant tout faire de ces montagnards des chrétiens, afin qu'ils puissent être des hommes. Car notre religion doit s'incarner. Nous songeons à l'arrachement social qu'est pour eux la conversion. Il nous faut prévoir que leur travail pastoral ou paysan doit être pour eux un moyen de sanctification comme il l'est pour les populations de nos montagnes ; marquer enfin leur terre de cette dignité chrétienne que de longs essais, jusqu'ici restés sans lendemain, avaient voulu lui conférer. Et qui sait, un jour peut-être, comme quand dans nos montagnes à nous, le soir, sonne l'angelus, nous pourrions redonner un sens chrétien à ce chant de la cloche de Lhasa, qu'ont laissée, avant de fuir, les premiers pionniers de notre religion au Tibet, lorsque rendue au culte pour lequel elle avait été fondue, elle dira en vérité ce qu'elle porte inscrit sur son galbe d'airain : *Te Deum laudamus, te Dominum confitemur*. C'est Vous, le Dieu que nous louons, c'est vous le seul Seigneur que nous confessons.